

« *Je suis romancière* »
Tu le savais ?
Tu l'avais appris ?

Hélène Bessette est une romancière d'une modernité formelle qu'on ne soulignera jamais assez.

Elle écrit son premier roman *Lili pleure* en 1952 et signe dans la foulée un contrat d'édition avec Gallimard pour dix livres à venir. Le succès d'estime est là, l'avenir en littérature plein de promesses. Mais les Lecocq se reconnaissent un peu trop dans *Les petites Lecocq*, qu'Hélène Bessette publie en 1956. Censé lui permettre de toucher un lectorat élargi, ce roman, qui devait être son premier best-seller, son premier roman rentable, ne fit que l'affaiblir, provoquant une convocation devant le tribunal civil de Chartres pour « diffamation » et « outrage aux bonnes mœurs ». Elle perd face à cette famille dont

elle n'avait pas pris la précaution de maquiller, ne serait-ce qu'un peu, l'identité, alors même qu'elle la décrivait avec une certaine férocité.

Le livre qui avait reçu un bel accueil critique et figurait dans la liste du Goncourt est interdit de vente, deux mois seulement après sa sortie. Déconvenue qui dégrada singulièrement, par effet domino, ses relations avec son éditeur. Las de perdre de l'argent, il ne cacha plus son découragement et Raymond Queneau, qui l'avait pourtant défendue jusque-là avec beaucoup d'ardeur au sein de la maison Gallimard, alla même jusqu'à lui donner ce conseil terrible : « Il ne faut plus écrire. »

Conseil qu'elle ne suivra pas.

Acclamée par plusieurs auteurs et critiques renommés — Claude Mauriac, Alain Bosquet, Nathalie Sarraute, ou Marguerite Duras qui ne ratait jamais une occasion de dire son admiration, écrivant notamment à son sujet : « La littérature vivante, pour moi, pour le moment, c'est Hélène Bessette, personne d'autre en France » — cette écrivaine majeure a publié 13 romans chez Gallimard, chacun de ses romans avant-gardistes mettant à mal les codes omniprésents dans le champ romanesque de son époque, au profit d'expérimentations narratives d'un anticonformisme insolent.

À la fin des années 1950, elle revendiquait un roman dégagé de la tradition littéraire, une « littérature de pointe » et fonda le

G.R.P. (Gang du Roman Poétique). Ce manifeste qu'elle imprima à ses frais en 1969, sous le titre *Le Résumé*, pose les jalons d'une écriture formellement novatrice, parvenant à convoquer du roman les impératifs d'histoire et de personnage notamment, en les soutenant par une écriture largement inspirée des conquêtes de la poésie : attention aiguë à la rythmicité et à la musicalité de la langue, disposition des mots sur la page, retours à la ligne, excentricités typographiques, motifs répétitifs... Avec le « roman poétique », Hélène Bessette invente un genre qu'elle explorera encore avec détermination et intransigeance après 1973, date de publication de son dernier livre.

Elle ne publiera plus par la suite, mais ne cessera jamais d'écrire. Ses archives abondantes, aujourd'hui conservées à l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine), contiennent les manuscrits de plusieurs « romans poétiques » encore inédits. Elles renferment également le manuscrit, en grande partie tapuscrit, de ce texte, *Élégie pour une jeune fille en noir*. Hélène Bessette y travailla les dernières années de sa vie.

Adressé à celle avec qui elle a vécu une intensité amoureuse dans sa jeunesse, passion homosexuelle impossible, contrariée et définitivement interrompue par la mort — celle que la jeune fille de dix-huit ans se donne en se jetant dans la Seine, *Élégie pour une Jeune fille en noir* renoue avec la tradition du chant de mort. Ce long poème est celui d'une femme arrivée au terme de son existence,

comme surprise de constater une vieillese qu'elle n'a pas vue venir. Au bout d'une vie effrénée, sous-tendue par un besoin irréprouvable de liberté, une liberté obstinément inquiétée par tout ce qui tend à faire obstacle à la liberté d'une femme de sa génération, mariée, divorcée, élevant seule ses enfants dans une relative précarité, limitée dans ses ambitions et rabaissée en tant que femme dans un monde littéraire d'une misogynie crasse, « demi-vivante en demi-vie », Hélène Bessette cherche encore, dans un refus catégorique d'obéir et de céder à l'ordre de la mort. Dans l'écriture. Définitivement insoumise. Dégagée de la question du roman cette ultime fois.

Dans une langue tendue, magnifiquement claire et musicale, dans ce long chant mélancolique d'amour et de mort, Hélène Bessette se retourne sur son passé, se regarde et se raconte avec l'intransigeance qui aura toujours été la sienne, se cherchant jusqu'au bout dans l'exploration de la vitalité et de la singularité de sa langue.

À bout de souffle pour le mot fin.

Car c'est fini

Et maintenant

Dans le silence arrêté du Temps

Je t'écris.

Arraché à la mort.

À l'oubli.

Une adresse.

Un sursaut.

Un poème,

YOANN THOMMEREL

Élégie pour une jeune fille en noir

À Malika et Gwenaëlle

Te souviens-tu ?
De nous, de moi ?
Au séjour des morts depuis si longtemps — sans doute as-tu
oublié ?
L'âme errante au fond du ciel mouvant — est-elle affligée de
mémoire ?
Amibe scintillante chevelue entraînée-pâle au fond du bleu.

Il y a si longtemps. Tant d'heures une à une écoulées.
J'aurais dû écrire plus tôt.
Vais-je encore essayer d'atteindre l'Étoile que tu es ?
Ton sérieux : « J'ai été très occupée. »
Soixante années durant.
Tandis que le ciel s'ouvrait et se fermait sur toi.

(sourire de dérision chez l'Homme effronté méchant qui
regarde.)

Lui est occupé, situé cheunn vôteure frigo résidence and so on

Pourtant je l'ai été.

Soixante ans durant je n'ai pas eu une minute pour t'écrire.

L'adresse était difficile

à retenir.

Quand tu es partie pour l'Éternité

En deuil. Avec cette longue robe de bal

noire.

Qu'aucune rose rouge n'animait

Andalouse lugubre

Avais-tu lu « Les Noces de Sang » ?

Tes yeux baissés sur le Destin

nommé dix-huit

Tu avais bien dix-huit ans

Avec ce grand deuil en place de blanc

N'est-ce pas ?

Que va-t-elle devenir

pensait ton visage livide angoissé

angoissé

par ce qu'on avait fait de Toi.

Ma robe de bal n'était pas noire
Pourtant j'en étais au même désespoir
On m'en avait fait autant — qu'à toi —

Je suis éberluée
de vivre encore. D'être une vieille.
Un vrai Western. Charlot Chercheur d'Or.
Une cavalcade sans fin. Une course éperdue.
Une fuite folle.
Pour échapper.
Leur échapper
Et peut-être on échappe.

Pendant dix ans
Pendant vingt ans
Pendant trente ans
Pendant soixante ans

Vivre à la hâte. En hâte.
Sans arrêt. Sans interruption.
Train-Avion-Boat-Courses-Rendez-Vous-Télégrammes-Trains-

Ferries-Boat-Courses-Postes-Gare-Gares-Ports-Les aéroports-
Les vombrissements-Les freins.....

Le téléphone. Le téléphone.....

En dérangement.

Changements d'adresses. Définitifs. Faire suivre. Déménagements.
Garde-meubles. Salles des Ventes. Un mobilier. Deux mobiliers.
Trois mobiliers. Un appartement. Deux appartements. Trois appar-
tements. Une maison. Deux maisons. Trois maisons.....

À bout de souffle pour le mot fin.

Car c'est fini

Et maintenant

Dans le silence arrêté du Temps

Je t'écris.

Je suis abasourdie

de vivre encore

dans le chahut général du crépuscule à

l'aurore.

Quand tu as refermé la porte

sur nous

Tenant des deux mains ta robe noire de bal

Comme lui je vis dans la brume du plastique
Écran pâle translucide
entre moi et les milliards d'autres
en suspension mouvante dans ce vide
Mouvement sans fin
de l'indifférence
blafarde

Course effrénée perpétuelle
Je ne roule pas les plis de ma robe de soie
de ma longue robe dans l'eau
d'une rivière

Je vis

Je consens à vivre

Je ne t'ai pas suivie.
Croyais-tu que j'allais te suivre ?
La file indienne des Ophélies
allait-elle encombrer l'eau noire
de sa faible lumière
et de ses robes du Soir ?

Je vis à demi
blanche moite distraite éperdue
affolée
muette
muette aussi dans le ourvari
le branle
puisque je : t'ai perdue
Hagarde
enveloppée affublée de vagues hardes
sans ornement.
Ce tapage autour de moi — ce tintamarre
Ce fracas
Si je me retourne
Ces forces en courses
et moi, emportée, tourbillon
-blackboulée
disais-tu.
si buzy.....

En vadrouille à travers le vaste Monde.
Boats-avions-trains-taxis-voitures-postes-gares-cars-taxis-cabines
téléphoniques-autobus-tram-trolley-et hop...
dring-ing.....ports-cabines téléphoniques-partances-adioux-

longue distance-revoirs-hôtels-hôtels-hôtels.....

Revoirs

Une forme. Une forme humaine.
Dans les nappes de brume entassées.
Dans l'étendue du brouillard difforme
envahissant
épais

Et je la reconnais. C'est ta forme
Ce long tissu noir que l'eau a rendu informe.

Je n'ai pas de frig.
Je devais aller à la Poste.
Je n'ai pas de voiture
J'étais au Dentiste.
Je n'ai pas de salle à manger
Je devais prendre le train.
Je n'ai pas de chambre à coucher
J'ai un avion à 3h15.
Horloge endiablée
Triste est mon carillon.

déclenché dans le nocturne et l'épaisseur blême
du plastique aux plis durs qui me cerne
Je n'ai pas le temps... je n'ai pas le temps
petite bonne femme au fond du blanc.

Aveugle et muette
Aux ailes larges sur la vitesse acquise
Sans sommeil sans nuit sans jour
Mais un ciel sourd
bas. Gnome errant dans l'ombre.

Car ma demie-vie ne connaît
que la clarté lunaire
d'un jour crépusculaire.
Je reste sidérée
d'être vieille
Je pensais tant ne l'être jamais
Toi indéfiniment Beauté
dans le miel du couchant évaporée
Si brève
Aux lueurs orangées et safran
du soleil qui se lève
à l'horizon topaze

Ainsi ce visage
un peu lourd long large
aux reflets d'ivoire, soie et velours,
était celui de ton Éternité.

Les yeux baissés sur le refus
total
Ce mécontentement poli
près de sa fin

ou demi-baissés, le regard langoureux
involontaire, bordés de ces longs cils recourbés
pétales noirs et luisants

Ce regard brun si doux en forme de giroflées
étaient les yeux du « non »
de la mort jeune
mais sûre d'elle

C'est inénarrable
Ce vacarme, ces tempêtes grondantes
Ces heures elliptiques
Cette lueur blanchâtre du plastique
pour vivre

Je suis là — encore là
Le miroir de jaspe et d'onyx
me regarde
Ces mille fleurs creusées sur mon visage
au regard éternel
sont des rides
d'une lecture aride
Les compter les suivre dans leurs dessins multiples
et embrouillés te dirait
mon âge réel.

Toi tu ne les connais pas
Tu ne connais ni les miroirs ni les rides (du Temps)
Seulement le rideau du ciel fixe
immobile
(tant d'immobilité)
où s'inscrit ton visage
fermé grave

sans défaut

résolu

mais décidé.

Aurai-je assez rabâché
cette invraisemblance
de ta vie interrompue, abrégée
ou de ma vie gâchée

De ma plume cinquante carats
guettant ma montre jaune et la grande aiguille
que ce ciel arrêtera.

Dès l'Enfance

la Mort m'a frôlée. Je ne suis pas partie avec toi
avec elle....
Depuis la Mort ne m'a pas lâchée
De temps en temps, elle me hèle
ou bien est-ce toi qui m'appelle ?
Tu t'ennuies là-bas sans doute
La pluie d'étoiles en Août
ne te divertit pas.
Tu me voudrais près de toi n'est-ce pas ?

Ils ont rangé les navires spatiaux —
le sais-tu ?
Ils t'agaçaient peut-être ?
De ma nuit polaire
De mon soleil de minuit
Je vois ton immensité stellaire
ton croissant de lune
où personne n'a jamais marché

Le regard amical est passé près de moi
puis il s'est évanoui

Cette nuit-là sûrement
Elle était près de toi.
Elle te tenait la main
dans cette longue salle sinistre.
« Incurables » incrusté dans sa pierre
Cette nuit sans fond sans fin sans demain
Ta robe de bal en satin
devenue robe de nuit pour la mort lugubre
— enfin rehaussée de pourpre —
par le sang que tu renversais
Jeune poitrinaire.

Êtes-vous parties ensemble ?
mêlant vos rouges
dans l'ombre du mouvoir
aux gémissements rauques.

Te souviens-tu d'elle
Amibe nageant au ciel
et pourvue de mémoire ?

de son grand châle en taffetas noir
brodé
de larges roses bleues
bleu dégradé
(elle exigeait des roses bleues)

Elle,
avait une salle à manger
deux salles à manger — trois salles à manger
une chambre à coucher — deux chambres à coucher — trois
un fauteuil — deux fauteuils
des armoires pleines
on les lui volait

Aussitôt elle en avait d'autres
de « ces bois vernis par les ans »
de ce luxe de ce calme de cette beauté
de ce repos du Temps dans la pénombre
Les Intellectuels haïssaient vilipendaient
elle, sans diplôme
eux, achetaient une salle à manger
jamais deux
une chambre à coucher
jamais deux
haïssaient son « polis par les ans »
du certificat d'études
(comme Lui, et son Pacifique-Sud)

Nous n'étions pas comme elle,
Toi jeune morte
Moi demi-vivante

Toi de tombe en tombe
de cimetièrè en cimetièrè
Moi de gare en gare
de port en port
de ville en ville
Avions-boats-téléphones....

« Je me suis mariée
Tu le savais? »

Demi-vivante en demi-vie
En hibernation
J'ai fait un demi-mariage
Rien d'étonnant-rien d'étrange

Amibe molle au creux de l'Éther
Ta tignasse aux petits crans huileux changée
en cheveux d'ange.

J'aurais dû t'avertir-te prévenir
te faire revenir-t-inviter
(après la résurrection — c'est déjà arrivé)